

Les théories évolutionnistes ont substitué une explication scientifique à l'explication religieuse. Du jour où l'on a su que l'homme était descendu d'ancêtres animaux et tous les êtres vivants d'organismes très inférieurs, où l'origine des astres et de notre globe a été expliquée sans place pour le mystique, les masses ont commencé à ne plus croire. Il reste encore pour les savants une difficulté, celle de l'origine des premiers grumeaux de matière vivante, mais l'esprit simpliste des foules n'en tient déjà plus compte. Cette difficulté, pensent-elles, sera bientôt résolue comme les autres, tout dépend d'une expérience de laboratoire qui peut être réussie demain.

La seconde était la nécessité de maintenir la morale. Pas de société sans morale, pas de morale sans religion. La morale, c'était celle du christianisme, on n'en comprenait point d'autres. Donc, nécessité du christianisme. De nos jours on est arrivé à comprendre le caractère arbitraire des morales. Il y a un nombre infini de morales possibles, et de fait autant que de grands systèmes religieux. Ce que nous appelons conscience est la résultante des sélections sociales du passé, et de l'éducation présente. La morale du christianisme est certainement parmi les plus mauvaises. Faite en vue d'une existence ultérieure, qui est infiniment improbable, elle sacrifie la société à l'individu, la vie réelle à d'imaginaires intérêts mystiques. Nos contemporains ont vu tout cela : de là une crise morale qui jette le désarroi partout. La morale d'hier s'en va, et celle de demain n'est pas née.

La troisième était l'influence consolatrice de la religion dans les crises douloureuses de la vie et à l'heure de la mort. Que de milliards d'affligés les promesses dorées du christianisme ont consolé ! Que de milliards d'agonisants elles ont bercé jusqu'à l'instant suprême de la chute dans le néant ! Cette influence bienfaisante disparaît avec la croyance à la vie

future, et au bonheur infini qui attend les malheureux. La grande consolatrice s'en va : si la religion a fait du mal aux sociétés, les individus n'auront plus jamais pareilles promesses de bonheur.

Nous sommes en marche par le monisme vers l'élimination complète de l'idée de religion. Nous sommes en marche, par les formules nouvelles basées sur l'hygiène sociale, vers l'élimination de l'idée de morale. C'est une évolution qui a ses avantages et ses inconvénients, mais que le progrès des connaissances humaines rend inévitable.

**La faillite de la politique moderne.** — Le christianisme a fourni à la politique une série de postulats : distinction de l'âme et du corps, origine surnaturelle de l'âme, identité de nature des âmes, indépendance des âmes. Ajoutez à cela l'idée paradisiaque, l'idée de justice éternelle, celle de libre-arbitre et toute une série de principes de morale.

Il s'est opéré un démarquage curieux, commencé par les écrivains politiques chrétiens, achevé par les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Aux idées chrétiennes on a ajouté un grain d'idées antiques. De tout ce travail est sorti le système des principes politiques modernes. Les masses les ont acceptés avec d'autant plus de facilité que ces principes se reliaient aux idées religieuses dont elles étaient imbues. L'envie, l'amour du lucre et des jouissances y trouvaient en même temps leur compte. L'essence surnaturelle de l'âme a servi de point d'appui à la théorie des droits de l'homme, antérieurs et supérieurs à la nature et aux sociétés. L'identité de nature des âmes a conduit à la théorie de l'égalité fondamentale, que les accidents de la vie sociale viennent altérer, mais qu'il faut rétablir. La commune origine des âmes, toutes créées directement par Dieu, a permis d'admettre aisément la théorie de la fraternité. L'in-

dépendance des âmes, qui ne participent pas à la parenté charnelle des corps, a servi de base à la thèse individualiste. La théorie du péché originel a produit, par un reflexe antireligieux, celle de la bonté naturelle de l'homme, que les influences sociales et l'éducation rendent criminel ou mauvais. L'idée de libre arbitre a ouvert à la raison humaine des horizons ambitieux, et n'a pas été sans influence sur la conception, pourtant si différente, de la liberté politique. Le paradis a été laïcisé, on l'a fait descendre sur terre : théorie du progrès de l'humanité. L'idée de justice absolue a subi la même évolution, ce n'est plus Dieu, c'est l'homme qui est chargé de la réaliser, mais elle sera... dans l'avenir ! L'idée de charité a enfanté le philanthropisme sentimental et mal placé. Prenez, brassez tous ces enfantillages, combinez-les à doses diverses et vous aurez tous les systèmes de principes politiques, du socialisme au cléricisme, des idées du pays de Rousseau à celles du peuple des Tsars.

Le conflit de tous ces systèmes a fait couler pas mal de sang, et ce n'est pas fini. Jamais d'ailleurs l'homme n'a été plus égoïste que de nos jours : fraternité. C'est notre siècle qui a le premier fourni des milliardaires : égalité. De la liberté je ne parle pas, j'ai montré qu'elle était le propre d'une race, et encore !

La faillite de la Révolution est un épisode local de la faillite de cette politique chrétienne, démarquée, laïcisée, dont l'échec enténébre notre fin de siècle. Avec le christianisme s'écroule dans l'abîme la politique libertaire, humanitaire, égalitaire. Et les politiciens, dont le bagage intellectuel, quand ils en ont un, est de l'autre siècle, s'effarent, ne croient plus à rien, vont à l'aventure, et aux aventures.

Je le crois bien ! de tous leurs principes il n'y en a pas un qui ne heurte de front quelque loi naturelle, et si les lois de la

nature deviennent les instruments puissants de celui qui sait, les ignorants ne cherchent pas impunément à les violer.

A toutes ces doctrines qui s'écroulent, le monisme oppose les siennes, dont les bases sont les inéluctables lois de la nature. Elles ne sont point données pour certaines, la certitude absolue n'existant que pour les philosophes et les théologiens, mais comme probables, avec une probabilité très grande, parfois voisine de l'infini. Tout un système de propositions les résume, dont la plupart n'ont pas besoin d'être développées.

L'homme n'est pas un être à part, ses actions sont soumises au déterminisme de l'univers. Les sociétés n'évoluent pas au hasard ; les lois de leur évolution sont complexes, à peine connues et difficiles à connaître, mais aussi nécessaires que celles du mouvement de l'atmosphère. Le surnaturel est exclu de la vie humaine et sociale.

L'âme et le corps sont un, les phénomènes psychiques étant fonction du cerveau. L'âme est donc héritée, comme le corps. La psychologie individuelle est sous la dépendance des ancêtres : une inégalité fondamentale des individus résulte de la différence de naissance. L'inégalité de la naissance est la seule qui ne puisse être réparée. Les effets de l'éducation sont essentiellement conditionnés par l'hérédité, ils sont intransmissibles. L'éducation peut farder l'individu, rien ne passe de ce mensonge par la génération.

On n'entre par décret ni dans une famille ni dans une nation. Le sang que l'on apporte dans ses veines en naissant, on le garde toute sa vie. L'individu est écrasé par sa race, et n'est rien. La race, la nation sont tout.

Tout homme est apparenté à tous les hommes, et à tous les êtres vivants. Il n'y a donc pas de droits de l'homme, pas plus que de droits du tatou à trois bandes ou du gibbon syndactyle, que du cheval qui s'attelle ou du bœuf qui se mange. L'homme

perdant son privilège d'être à part, à l'image de Dieu, n'a pas plus de droits que tout autre mammifère. L'idée même de droit est une fiction. Il n'y a que des forces. Les droits sont de pures conventions, des transactions entre puissances égales ou inégales ; dès que l'une d'elles cesse d'être assez forte pour que la transaction vaille pour l'autre, le droit cesse. Entre membres d'une société, le droit est ce qui est sanctionné par la force collective. Entre nations cette garantie de stabilité fait défaut. Il n'y a pas de droit contre la force, car le droit n'est que l'état créé par la force, et qu'elle maintient, latente. Tous les hommes sont frères, tous les animaux sont frères, et leurs frères, et la fraternité s'étend à tous les êtres, mais être frères n'est pas de nature à empêcher qu'on se mange. Fraternité, soit, mais malheur aux vaincus ! La vie ne se maintient que par la mort. Pour vivre il faut manger, tuer pour manger.

Le progrès est une pure conception humaine. L'évolution se fait autour de nous, en avant, en arrière, à côté, progresse, recule, tourne et retourne. Elle ne tend pas indéfiniment vers le mieux, elle ne tend vers rien. Elle se fait actuellement vers la plus grande conscience, mais cette conscience s'éteindra avec l'être conscient, qui doit s'éteindre. Il n'y a pas de paradis, même sur terre. Il ne faut pas demander à la science plus qu'elle ne peut donner. Elle donne à l'homme conscience et puissance. Elle n'a pas un pouvoir direct sur le bonheur : pour cela il faut s'adresser au prêtre, au sorcier, au marchand d'alcool, de morphine, à l'armurier surtout, marchand de suicide.

La liberté, si elle existe, est étroitement limitée : 1° par l'hérédité ; 2° par le milieu. L'action de la volonté sur l'évolution sociale est donc restreinte. L'évolution sociale est dominée par la sélection, et la sélection sociale élimine les meilleurs.

L'évolution a deux caractères généraux : 1° spécialisation et inégalité croissantes ; 2° interdépendance croissante, la réaction des actes de chaque individu tendant à intéresser l'humanité entière. Sans cesse l'individu devient moins libre.

Entre les idées politiques d'hier et celles de demain, l'antagonisme est donc absolu. En présence des théories monistes et darwiniennes, les doctrines du XVIII<sup>e</sup> siècle ne sont plus que des variantes de la doctrine chrétienne. Le libéralisme, le socialisme sont deux formes du cléricisme, c'est-à-dire de la politique basée sur les postulats de l'Eglise.

Il est vraiment étonnant que les conséquences du monisme et du darwinisme n'aient pas été vues d'une manière plus claire. J'éprouve un plaisir malicieux, mais vif, à constater l'embaras qui perce dans nombre d'articles récents, parus dans des revues socialistes, anarchistes ou prétendues démocratiques. Dans le darwinisme, ou d'une manière plus générale dans les doctrines scientifiques sur l'origine des espèces et du monde, on avait vu surtout l'argument à opposer aux religions, et chez nous à l'Eglise, créationniste et liée par le texte de la Genèse. On n'avait pas compris que le darwinisme appliqué à l'homme dans sa vie sociale excluait pour l'avenir tout élément d'explication sociale non scientifique, c'est-à-dire admettant des causes surnaturelles en dehors de la causalité générale de l'univers. Quand je dis on, je dis les libres-penseurs, ou ceux qui se qualifient tels, car dès l'origine les Eglises avaient vu les conséquences des théories nouvelles, et en avaient pris texte pour dénigrer celles-ci.

Cette exclusion du surnaturel est ainsi d'autant plus fatale aux doctrines affranchies du dogme, mais restées esclaves du reste, que la ressource suprême des chrétiens leur fait défaut. Le recours au miracle, aux manifestations de l'omnipotence divine, rompant la chaîne des causes et des effets qui s'engen-

drent à l'infini, le recours aux propriétés intrinsèques de l'âme considérée comme entité réelle distincte et en dehors du monde des forces et des atomes, tout ce qui peut permettre d'échapper par un acte de foi aux conclusions de la science politique darwinienne, tout manque à la fois à ces libres-penseurs.

Ils n'ont que le choix entre le retour pur et simple aux doctrines théologiques d'où ils procèdent ou l'adhésion pure et simple à l'explication scientifique des phénomènes sociaux, et l'abandon de tous les principes philosophiques dont leur doctrine politique est faite. Ce n'est pas vers la science qu'ils iront. Leur psychologie est celle des hommes qui jadis se prosternaient dans les églises et faisaient flamber les hérétiques : ne nous étonnons point, ils en descendent. Déjà libéraux, socialistes, anarchistes traitent les darwinistes de barbares. Soit ! voici les barbares qui viennent, les assiégeants deviennent assiégés, et leur dernier espoir de résistance est de s'enfermer eux-mêmes dans la citadelle qu'ils attaquaient. L'avenir prochain montrera à nos fils ce curieux spectacle, les théoriciens de la fausse démocratie moderne contraints de se renfermer dans la citadelle du cléricisme. Ce conventionnel avait une intuition de l'avenir qui répondait à la demande d'un sursis d'exécution pour Lavoisier : la République n'a pas besoin de savants ! En face des dogmes nouveaux l'alliance des hommes de l'Eglise et de ceux de la Révolution sera le fait de demain, mais il n'y a pas d'alliance qui puisse retarder l'heure de la destinée, pas d'homme de génie qui puisse ramener l'humanité à l'ignorance. Nous courons vers l'inconnu, mais jamais le passé ne reviendra, jamais !

FIN

## APPENDICES